Paris : Jonas Kaufmann chante le Berlin des années 1920



Paris, TCE. Récital Jonas Kaufmann, samedi 23 mai 2015, 20h. Du bist die Welt für mich… Accompagné par l'orchestre de la radio bavaroise, le ténor vedette Jonas Kaufmann chante le programme de son dernier disque : une sélection de chansons et airs d'opérette du Berlin des Années Folles. Le diseur inspiré, halluciné chez Schubert, le Wagnérien subtil, le verdien bientôt adulé, articule à Paris, la sensualité berlinoise dans un cycle d'airs délicieusement suaves propre à l'insouciance des années 1920.

Pour la rentrée 2014, le chanteur en style rétro, a pris le chemin du studio pour graver de nouveaux standards lyriques, non pas signés Verdi (comme l'a montré son remarquable récital discographique The Verdi album), mais Lehar, Tauber, Kalman, Korngold ou Stolz, soit les auteurs actifs à Berlin, en vogue à l'époque des débuts du cinéma parlant…

Kaufmann en crooner berlinois des années 1920



A l'instar du tube populaire qui donne son titre à l'album : ***Du bist die Welt für mich*** (Tu es le monde pour moi / You mean the entire world to me) de Richard Tauber, – une chanson souvent reprise en bis lors de ses récitals, Jonas Kaufmann a organisé son programme en collectionnant plusieurs standards restitués ici dans leur orchestration originale, remontant **à la période 1925-1935**. L'interprète diseur en or (chez Schubert entre autres), magicien du verbe incarné, remarquable acteur lyrique par son intériorité intimiste et puissante, sait ici ciseler l'arête expressive de chaque auteur, qu'on a tort de classer parmi les compositeurs mineurs, auteurs de musiques légères. Il retrouve ce legato mordant et très coloré que ses prédécesseurs, tels Fritz Wunderlich ou Rudolf Schock, ont su avant lui affirmer, rendant au répertoire mésestimé, ses lettres de noblesse… Le programme évoque l'âge d'or de la chanson berlinoise propre aux années 1920 et 1930 dont l'insouciance raffinée contraste avec les événements politiques à venir.
Au total 17 chansons et airs d'une sensualité ciselée où Jonas Kaufmann affirme davantage son intelligence vocale et dramatique, son sens du texte, son goût de la situation, son brio naturel pour la caractérisation émotionnelle. Pour ce nouvel album, Jonas Kaufmann est rejoint par la soprano Julie Kleiter pour Abraham et Korngold ; ils sont accompagnés par les instrumentistes du Rundfunk-Sinfonieorchester Berlin, dirigés par Jochen Rieder.

Paris, TCE. Récital Jonas Kaufmann, samedi 23 mai 2015, 20h. Du bist die Welt für mich..

Compte rendu, opéra. Poitiers. Cinéma « le Castille », le 29 janvier 2015; en direct du Royal Opera House de Londres. Giordano : Andrea Chenier opra en quatre acte sur un livret de Luigi Illica d'aprs la vie du poète André Chenier (1762-1794). Jonas Kaufmann, Andrea Chenier; Eva Maria Westbroek, Maddalena di Coigny, Zeljko Lucic, Carlo Gérard…

Lorsqu'il compose Andrea Chenier en 1896, Umberto Giordano (1867-1948) ne pensait certainement pas que son opéra en quatre actes, inspiré de la vie du poète français guillotiné pendant la terreur, serait plus connu pour certains de ses arias plus que dans sa totalité. Pour cette nouvelle production le Royal Opera House a confié la mise en scène à **David McVicar,** un habitué de la scène lyrique londonienne,

et le rôle titre au ténor allemand Jonas Kaufmann.

trop lisse esprit révolutionnaire au Royal Opera House mais

sidérant Chénier de Jonas Kaufmann



David McVicar qui nous a habitué à des mises en scène hors-normes comme par exemple Rigoletto où il n'avait pas hésité à introduire une courte scène sexuelle lors de la fête du duc de Mantoue ou Faust avec son cabaret L'Enfer, réalise là une mise en scène très, peut-tre trop, sage avec un premier acte terne étrangement à propice l'endormissement. Les trois actes suivants montrent une révolution française très édulcorée avec peu de mouvements de foules, aucun sans culottes et quasiment aucune chanson révolutionnaire sauf une carmagnole qui précède de peu le procès de Chénier. Bien sûr les costumes, les décors et les lumières sont superbes mais il manque dans la mise en scène le brin de vie, voire l'accent de folie qui caractérise habituellement le travail de McVicar. **Sur le plateau, la distribution est totalement dominée par l'Andrea de Jonas Kaufmann.** Le ténor allemand qui effectuait une prise de rôle s'est emparé du personnage avec panache et profondeur faisant siens les sentiments contradictoires du rôle titre. De sa voix particulière, rugueuse et ciselée à la fois, l'artiste souligne toutes les audaces et les nuances

psychologiques de la partition redoutable de Giordano; l'improvviso (Colpito qui m'avete Un di all'azzuro spazio) au premier acte et Un bel di di maggio au quatrième sont interprétés avec élégance et intelligence.

Fine comdienne **Eva Maria Westbroek** campe une Maddalena de Coigny à la fois provocatrice et sensuelle, sensible et aussi apeurée; mais vocalement la performance est inégale. Très à l'aise dans le médium, la soprano faillit cependant dans les extrémités de la tessiture haute: ses aigus sont parfois tendus comme si, tétanisée par le défi, Eva Maria Westbroek peinait à se lâcher complètement; du coup l'aria de Maddalena « La mamma morta » manque de panache comme de souffle même s'il est interprété avec un engagement méritoire.

Le Carlo Gérard de Zeljko Lucic, esprit vilain-, est certes vocalement un peu monochrome mais scéniquement solide; si nous aurions apprécié d'écouter un peu plus de nuances, notamment dans « Nemico della patria » chanté de manière un peu brutale. Néanmoins Lucic brosse un portrait touchant de Carlo dont l'amour pour Maddalena le fait changer de camp avec un certaine noblesse. Notons aussi la jolie Bersi de **Denyce Graves** et des comprimari intelligemment distribués. Le choeur du Royal Opera House, bien préparé, comme d'habitude, fait une prestation très honorable ; il aurait certainement pu mieux faire si David McVicar avait seulement été plus inspiré.

Dans la fosse **Antonio Pappano** dirige l'orchestre du Royal Opera avec style. Il prend le chef d'oeuvre de Giordano à son compte travaillant en amont avec chacun, solistes, orchestre, choeur ciselant la partition avec la rigueur et la minutie qui le payent. Pendant toute la soirée, Pappano, attentif à ce qui se passe sur le plateau, tient son orchestre d'une main ferme. La tenue est dramatique et la direction soigné l'impact expressif de chaque scène, intimiste ou collective.

C'est, malgré une mise en scène trop sage, une production qui a le mérite de mettre en avant une oeuvre méconnue dont seuls

quelques airs ont imprimé les mémoires grâce, notamment, à Maria Callas qui contribua à sortir nombre d'oeuvres de l'oubli. L'immense succès de la soirée est en grande partie du à un Jonas Kaufmann mouvant et rayonnant, vocalement très en forme; néanmoins les partenaires du ténor allemand ne déméritent absolument pas tant ils s'engagent pour la défense d'une oeuvre qui gagne grandement être davantage écoutée.



Poitiers. Cinma « le Castille », le 29 janvier 2015; en direct du Royal Opera House de Londres. Umberto Giordano (1867-1948) : Andrea Chenier opéra en quatre acte sur un livret de Luigi Illica d'après la vie du poète André Chenier (1762-1794). Jonas Kaufmann, Andrea Chenier; Eva Maria Westbroek, Maddalena di Coigny, Zeljko Lucic, Carlo Gérard; Denyce Graves, Bersi; Elena Zilio, Madelon; Rosalind Plowright, Contessa di Coigny; Roland Wood, Roucher; Peter Colman-Wright, Pietro Fleville; Eddie Wade, Fouquier-Tinville; Adrian Clarke, Mathieu; Carlo Bosi, L'incroyable; Peter Hoare, l'abbé; Jrmy White, Schmidt; John Cunningham, Major Domo; Yuriy Yurchuk, Dumas. Orchestre du Royal Opera House, choeur du Royal Opera; Antonio Pappano, direction. David McVicar, mise en scène; Robert Jones, décors; Jenny Tiramani, costumes; Adam Silverman, lumières.

Londres, Jonas Kaufmann chanter Andrea Chénier au Royal Opera House (janvier-février 2015)



Londres, ROH Covent Garden. Jonas Kaufmann chante Andrea Chénier. 20 janvier>6 février 2015. Une tragédie révolutionnaire : Révolution de 1789, Sans culottes et Tribunal de 1794, sans omettre Robespierre et l'époque de La Terreur à Paris, Umberto Giordano aborde ici une page passionnée et terrible de l'Histoire de France. En plus des rôles exigeants dévolus au poète André et Madeleine, l'opéra oblige à des seconds rôles (comprimari) tout autant percutants, articulés, crédibles : Andrea Chénier comme tous les opéras véristes est très proche du théâtre. C'est une nouvelle production très attendue associant le talent du metteur en scène David McVicar et le ténor éblouissant, grand félin dramatique, véritable diseur (chez Schubert), Jonas Kaufmann dans le rôle-titre. Le chef d'oeuvre de Giordano, qui ne connaîtra guère d'autre succès que celui-là, combine astucieusement grandes scènes collectives où résonnent les fureurs de la Révolution et de la Terreur de Robespierre, et l'ardente arabesque d'un amour contrarié, celui du poète Chénier et de l'aristocrate Madeleine de Coigny (rôle tenu à Londres par l'excellente Eva-Maria Westbroek). Soit autant d'arguments pour ne pas manquer à Londres, cette nouvelle production très attendue.



Jonas Kaufmann, un parcours en or. Après ses grands rôles wagnériens (Lohengrin, Parsifal), après un époustouflant et si sensuel Bacchus chez Strauss (Ariadne auf Naxos), Jonas Kaufmann prépare bientôt son Otello verdien (un album discographique a déjà donné la mesure de son incarnation… légendaire à force de justesse et de profondeur). Le ténor munichois aime aussi passionnément le répertoire vériste : cet Andrea Chénier, héros romantique, a été précédé par son Maurice de Saxe dans Adrienne Lecouvreur de Cilea, autre immense génie de la scène lyrique vériste : Jonas Kaufmann y chantait l'amant de la tragédienne, une prise de rôle intense pour un acteur prêt à tous les défis (chanté aux côtés d'Angela Gheorghiou à Londres déjà en décembre 2010).

Giordano : Andrea Chénier
Du 20 janvier au 6 février 2015 – 7 représentations
Londres, Royal opera House, Covent Garden

Andrea Chénier d'Umberto Giordano
créé à la Scala de Milan le 28 mars 1896

Synopsis et temps forts de la partition
les épisodes du drame à ne pas manquer

Acte I, au château de Coigny, juin 1789. La comtesse invite le poète André Chénier en présence de sa fille, Madeleine. Le valet Charles jette son tablier et démissionne annonçant un ordre social nouveau.

Acte II, à Paris, au café Hotto, juin 1794. 5 ans plus tard, c'est la Terreur. Le destin fait ses croiser les mêmes mais différemment : Chnéier reçoit la visite de Madeleine (duo d'amour), cependant que la valet Charles se bat en duel avec André : celui-ci fuit Paris et la foule avec sa bien aînée,

Madeleine.
Acte III, devant le tribunal révolutionnaire, juillet 1794. Face à Charles Gérard, Madeleine tente de l'infléchir (la mamma morta) et de sauver André qui est arrêté sans ménagement et condamné à mort par Fouquier-Tinville
Acte IV, Prison de Saint-Lazare. Madeleine a rejoint André dans sa cellule. Charles tente d'obtenir de Robespeirre l'acquittement pour André mais celui-ci répond : « Même Platon bannit les poètes de la Répulbique ».

Visiter la page Andrea Chénier avec Jonas Kaufmann sur **le site du ROH Covent Garden Londres**

Organisez votre séjour opéra avec EUROPERA.COM

CD, coffret. Jonas Kaufmann : So great arias (4 cd Decca)



CD, coffret. Jonas Kaufmann : So great arias (4 cd Decca). Bête de scène (il l'a confirmé encore par ce chant irradié, félin, sauvage, idéalement dyonisiaque, dans la dernière production d'Ariane Auf Naxos – de surcroît dans sa version originelle de 1912, présentée en 2012 au festival de Salzbourg : un inoubliable événement s'il n'était la direction certes fluide mais désincarnée et peu subtil de Daniel Harding). Mais ce charisme tendu, viril, érotique qui passe dans le fil d'une voix animale demeure le plus grand apport sur la scène musicale et lyrique au carrefour des deux siècles. Decca réédite en un coffret incontournable la quintessence d'un chant investi, affiné, subtil, celui d'un immense interprète fin et intense, au timbre cuivré toujours époustouflant. Vérisme, wagnérisme, chambrisme aussi en diseur schubertien (de première classe pour les lieder récemment, mais aussi déjà audacieux pour l'une de ses premières apparitions sur scène dans Alfonso und Estrella, l'opéra oublié de Schubert et que l'Opéra de Zurich remontait avec justesse…). Sa franchise scénique, son autorité vocale, son éloquence nuancée qui en font un superbe Lohengrin, **un étonnant Parsifal**, embrasé, spirituel, fraternel et éloquemment là encore compatissant chez Wagner, et aussi évidemment, un étonnant Florestan pour le Fidelio de Beethoven.

A Zurich, comme Bartoli, Jonas Kaufmann, en artisan, a pu colorer, et ciseler un chant filigrané jamais couvert par le chef : la fosse complice permet ici au chanteur d'articuler plutôt que de projeter comme un porte voix : le caractère et l'intention plutôt que le volume à tout prix. La largeur et la richesse harmonique naturelle dans le registre médian feront de lui

certainement comme Placido Domingo, après de nouveaux accomplissement en heldentenor, le grand baryton de demain. Mais pour l'heure sachez savourer ce talent délectable qui se dédie pour le moment aux grands rôles romantiques et véristes, de Verdi à Wagner et passant le temps d'un programme intitulé « verismo arias », par Zandonai, Cilea (Adriana Lecouvreur qu'il a chanté sur scène avec « La Georghiu »), Leoncavallo, surtout Arrigo Boito (superbe Mefistofele) et en particulier Giordano dans un non moins excellent et si ardent Andrea Chénier.

4 récitals Jonas Kaufmann : JK, le ténor divin

En 2014, Jonas Kaufmann, né munichois en 1969, a la quarantaine radieuse : son palmarès est remarquablement réalisé, dont l'intelligence des choix nous touche totalement. Pour se reposer de tant de prises de rôles en particulier verdiens (il nous annonce un prochain Otello étonnant, crépusculaire et furieusement shakespearien, déjà amorcé dans son album Sony classical intitulé sobrement mais intensément « Verdi Album »), le grand Jonas qui sait prendre le recul et le temps nécessaires, approfondit l'univers allusif, évocateur, murmuré du lied Schubertien avec le pianiste Helmut Deutsch (plusieurs albums sont également parus chez Sony classical).

Aujourd'hui passé de Decca / Universal à Sony classical, le divin ténor joue les oeillades plus légères sur le ton du crooner berlinois des années 1920 : détente, allègement dramatique, cure de dédramatisation lyrique vers la comédie légère non moins investie… on lui pardonne si c'est pour mieux revenir aux incarnations scéniques déjà attendues. Le disque vient de sortir à l'automne 2014 sous le titre : ***Du bist die Welt für mich*** (Tu es le monde pour moi / You mean the entire world to me) d'après Richard Tauber : une déclaration

amoureuse personnelle ?



Pour revivre le grand frisson, voici donc en un coffret de 4 cd (avec pochettes d'origines et un livret notice réécrit commun aux quatre), l'incomparable, l'inégalable « JK » : **Romantic arias (cd1, 2007)** souligne combien son soleil à lui est noir, d'une incandescente finesse, comme a contrario, celui de Pavarotti était lumineux et étincelant… Chez Massenet : voici Werther et DesGrieux en force et en grâce, le suicidaire et fauve José (Carmen), et Faust chez Berlioz (invocation à la nature de La Damnation) ; puis en **2008 (cd2)**, un programme germanique (Mozart, Schubert, Beethoven, Wagner) en des hauteurs orfèvres grâce aussi à la direction scintillante transparente de Claudio Abbado et du Mahler chambre orchestra, entre autre pour son Siegmund de La Walkyrie réellement anthologique) ; **virage en 2010 en italien avec « Verismo arias »** (cd3), qui révèle et souligne l'intensité de l'acteur ; enfin **(cd4)**, figurant en couverture de son récital Wagner, tel un bad boy, inspiré par un sombre et romantique dessein, JK éblouit tout autant par un programme d'une cohérence absolue enchaînant des rôles taillés pour son métal humain, âpre, passionné ett toujours magnifiquement, supérieurement articulé : le Schwert monolog de La Walkyrie, Siegfried, Rienzi, Tannhaüser, Lohengrin et au sommet d'une musicalité tendre et enivrée, les 5 Wesendonck lieder, dont le dernier Traüme plonge dans les langueurs du poison émotionnel conçu par Wagner au delà de nos attentes. ne serait ce que par ces 4 disques là, le génie vocal du plus grand ténor actuel nous est révélé. Coffret lyrique indispensable.

CD, coffret. Jonas Kaufmann : So great arias (4 cd Decca)

CD. Jonas Kaufmann en crooner 1920 : nouveau programme Du bist die Welt für mich (1 cd Sony classical, à paraître le 15 septembre 2014)



CD. Jonas Kaufmann en crooner 1920 : nouveau programme Du bist die Welt für mich (1 cd Sony classical, à paraître le 15 septembre 2014). Vous le connaissiez wagnérien (Siegmund, Tannhaüser, Parsifal…), **le voici en crooner des années 1920 à Berlin**. Le ténor vedette munichois, **Jonas Kaufmann publie chez Sony un nouveau disque événement à paraître le 15 septembre 2014.** Face à un micro savamment choisi pour l'occasion, le visuel de couverture ne laisse pas indifférent : le chanteur en style rétro, a pris le chemin du studio pour graver de nouveaux standards lyriques, non pas signés Verdi (comme l'a montré son remarquable récital discographique The Verdi album), mais Lehar, Tauber, Kalman, Korngold ou Stolz, soit les auteurs actifs à Berlin, en vogue à l'époque des débuts du cinéma parlant…

Kaufmann en crooner berlinois des

années 1920

A l'instar du tube populaire qui donne son titre à l'album : ***Du bist die Welt für mich*** (Tu es le monde pour moi / You mean the entire world to me) de Richard Tauber, – une chanson souvent reprise en bis lors de ses récitals, Jonas Kaufmann a organisé son programme en collectionnant plusieurs standards restitués ici dans leur orchestration originale, remontant **à la période 1925-1935**. L'interprète diseur en or (chez Schubert entre autres), magicien du verbe incarné, remarquable acteur lyrique par son intériorité intimiste et puissante, sait ici ciseler l'arête expressive de chaque auteur, qu'on a tort de classer parmi les compositeurs mineurs, auteurs de musiques légères. Il retrouve ce legato mordant et très coloré que ses prédécesseurs, tels Fritz Wunderlich ou Rudolf Schock, ont su avant lui affirmer, rendant au répertoire mésestimé, ses lettres de noblesse… Le programme évoque l'âge d'or de la chanson berlinoise propre aux années 1920 et 1930 dont l'insouciance raffinée contraste avec les événements politiques à venir. Au total 17 chansons et airs d'une sensualité ciselée où Jonas Kaufmann affirme davantage son intelligence vocale et dramatique, son sens du texte, son goût de la situation, son brio naturel pour la caractérisation émotionnelle. Pour ce nouvel album, Jonas Kaufmann est rejoint par la soprano Julie Kleiter pour Abraham et Korngold ; ils sont accompagnés par les instrumentistes du Rundfunk-Sinfonieorchester Berlin, dirigés par Jochen Rieder.



1 cd Sony classical à paraître le 15 septembre 2014.
Prochaine grande critique dans le mag cd de classiquenews.com

La Force du destin de Verdi sur Arte, ce soir. 22h20



ARTE, ce soir, 22h20. Verdi: La force du destin en direct de Munich. La distribution promet vocalement un grand moment : Jonas Kaufmann, Anja Harteros et Ludovic Tézier dans les rôles respectifs des amants maudits fugitifs (Alvaro et Leonoara) et de celui qui les pourchasse, Carlo, le frère de Leonora. On peut certes être sceptique quant à la complexité du livret d'après le roman alambiqué de Guttierès. Mais Le traitement musical que développe Verdi sème la tempête et des vertiges irrésistibles dans le cœur des protagonistes. Créé fin 2013 Pour l'année Verdi, cette production mise en scène à l'Opéra de Munich par Martin Kusej accumule les décalages et les relectures provocantes qui n'aident en rien la lisibilité de l'action passablement compliquée. N'empêche, l'engagement de Jonas Kaufmann qui se dédie depuis plusieurs années pour Verdi (après avoir incarné Wagner de façon remarquable : Lohengrin, Parsifal…) élève le niveau du spectacle… Réalisé par Thomas Grimm (Allemagne, 150mn)… **En lire +**

Verdi : La Forza del Destino
En direct de l'Opéra de Munich. Arte, ce soir à partir de 22h25.

Avec Anja Harteros, Vitalij Kowaljow, Ludovic Tézier, Jonas

Kaufmann, Nadia Krasteva, Renato Girolami, Heike Grötzinger, Christian Rieger, Francesco Petrozzi, Rafal Pawnuk
Costumes : Heidi Hackl
Chœur : Chor der Bayerischen Staatsoper
Orchestre : Bayerisches Staatsorchester. Asher Fisch, direction.
Metteur en scène : Martin Kusej

Jonas Kaufmann (Alvaro) chante La Force du Destin sur Arte



Arte. Verdi : La Force du destin. Lundi 28 juillet 2014, 22h20. Créée fin 2013 pour couronner l'année Verdi et toujours au répertoire du Bayerische Staatsoper, la mise en scène très contemporaine de l'Autrichien Martin Kušejse détache du chant rayonnant ciselé du ténor germanique **Jonas Kaufmann** (Don Alvaro**) : le chanteur donne chair et sang à son personnage d'amant maudit, pourchassé par le frère**

(Carlos) de celle qu'il a osé aimer puis à laquelle il a du renoncer. Aux côtés de Jonas Kaufmann, Anja Harteros (Donna Leonora) et Ludovic Tézier (Don Carlo di Vargas).



Notre avis. Dire que le tempérament provocateur et souvent abonné à la laideur exhibitionniste de Martin Kusej agace systématiquement est un pléonasme … que confirme cette nouvelle production de Munich, l'ultime d'un rayonnement international, dédiée à l'année Verdi 2013. Mais les directeurs de salles apprécient et favorisent même l'aiguillon des mises en scène décalées « branchées », à croire que pour eux une bonne distribution ne suffit pas. Car ici, le plateau regroupe du très bon voire du lourd. Le frère vengeur est un maffieux brut ; les religieux du II ont des mines de convertis sectisés ; et le fond historique des guerres alentour rappelle nos fronts barbares des terreurs terroristes. L'emblème de Kusej ? une horde de figurants en slip, trempant leurs membres désarticulés dans l'eau ou la terre… bien sûr. On y échappe ici.



Anja Harteros, partenaire familière de Kaufmann chez Wagner (Elsa de Lohengrin) retrouve l'intensité franche de sa Leonora (du Trouvère) : sa jumelle Leonora de La Force convainc par son style et son incarnation, tout en finesse. Parfois trop mesurée pour un tempérament féminin porté à l'exaltation. **Jonas Kaufmann** souffle une fièvre ailée dans le personnage d'Alvaro (surtout dans l'intensité sanguine du I, plein de rebondissements et d'actions) : l'amoureux insatisfait, terrassé comme sa maîtresse par le poids de la culpabilité, est très engagé vocalement et physiquement ; il fait de ses confrontations

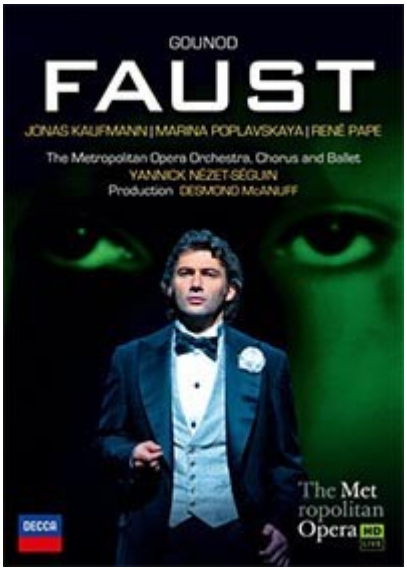
(trois duos colorés, caractérisés, ici idéalement contrastés) avec le frère de Leonora (**Ludovic Tézier,** élégant et parfois trop raide), un choc de … titans, du moins de passions fortes contraires. Notre baryton français (Tézier) reste exactement dans la ligne que nous lui connaissons : beauté du chant et droiture souvent gauche sur le plan scénique. Mais ce n'est pas Kusej, directeur d'acteurs inconsistant, qui peu l'aider. La production brille d'autant plus vocalement que les seconds plans sont irréprochables (Preziosilla lascive en diable de Nadia Krasteva : Melitone, chant parfait de Renato Girolami, mais là encore, Kusej n'a eu aucune idée pour ce vrai rôle comique et bouffon). Dommage que la direction d'Asher Fisch auquel nous devons chez Melba un Ring soyeux et dramatiquement soigné, reste continûment monotone, comme désimpliquée.

Verdi : La Forza del Destino
Réalisé par Thomas Grimm (Allemagne, 150mn)

Avec Anja Harteros, Vitalij Kowaljow, Ludovic Tézier, Jonas Kaufmann, Nadia Krasteva, Renato Girolami, Heike Grötzinger, Christian Rieger, Francesco Petrozzi, Rafal Pawnuk

Chœur : Chor der Bayerischen Staatsoper
Orchestre : Bayerisches Staatsorchester
Chef d'orchestre : Asher Fisch
Metteur en scène : Martin Kusej
Costumes : Heidi Hackl

DVD. Gounod : Faust (Nézet Séguin, Kaufmann, 2011)



Metropolitan Opera de New York, 2011. Aux côtés de ses Siegmund, Werther, Lohengrin et récemment Parsifal (sur la même scène new yorkaise en 2013), le Faust de **Jonas Kaufmann** irradie d'une vérité superlative grâce à une intelligence des phrasés, particulièrement délectable. Fin, possédé par une angoisse sourde, le philosophe désespéré au début qui veut croire encore à la beauté de la vie et l'illusion de l'amour trouve dans le ténor munichois, un visage, une présence, une sensibilité … souverains. Quel chanteur ! Même si le français n'a pas la clarté immédiate de ses prédécesseurs parmi les plus marquants (dont Alagna), Kaufmann s'affirme par l'opulence de son timbre sombre d'une infinie langueur. A ses côtés, le Mephisto de René Pape, est certes puissant et trempé mais… rien que routinier. Les Valentin (Russel Braun) et Siébel (Michèle Losier), corrects. Face à ce tableau viril, globalement convaincant, que vaut l'héroïne, icône romantique ? Hélas, la Marguerite de Marina Poplavskaya ne tient pas la route : d'autant que comparé à la prestation de son partenaire munichois, son chant reste imprécis, déjà inintelligible, mais surtout stylistiquement poussiéreux et archaïque. C'est le maillon faible qui ternit le niveau musical de la production.

Dans la fosse new yorkaise, **Yannick Nézet Séguin** cisèle le romantisme flamboyant d'une partition à juste titre mythique. Dommage que la mise en scène soit elle aussi sans idée, sans relief, sans aucune intelligence dramatique. Disposant d'un tel ténor, avec les moyens du Met, on avait pensé qu'une toute autre réalisation, plus exigeante scéniquement, fut possible.

Gounod : Faust. Jonas Kaufmann, René Pape… Yannick Nézet Séguin. Enregistrement réalisé au mettropolitan de New York en 2011. 1 dvd Decca 074 3811.

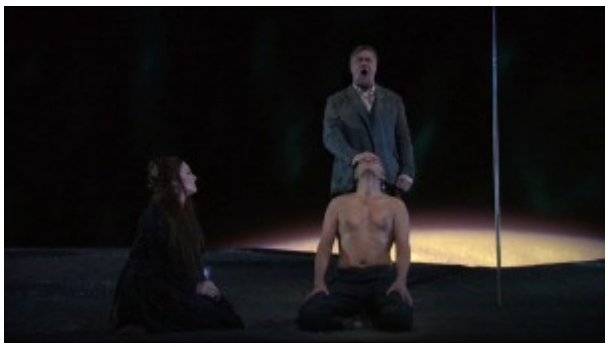
DVD. Wagner : Parsifal (Kaufmann, Mattei, Pape, Gatti, 2013)



DVD. Wagner : Parsifal (Kaufmann, Mattei, Pape, Gatti, 2013). De toute évidence, dans le rôle-titre, le ténor **Jonas Kaufmann** (44 ans en 2014) poursuit l'une des carrières wagnériennes les plus passionnantes : superbe Siegmund au disque (Decca), éblouissant Lohengrin à Bayreuth, son Parsifal new yorkais touche par sa sobriété, sa musicalité envoûtante qui dévoile l'intense et juvénile curiosité du jeune homme enchanteur, qui tourné vers l'Autre, assure l'avènement du miracle final. Le munichois né en 1969 incarne un héros habité par un drame intérieur, tragédien et humain, celui qui recueille et éprouve la malédiction de l'humanité pour la sauver…. par *compassion*, maître mot de la dernière partition de Wagner.

La perfection au masculin

Il y a toujours chez le compositeur et particulièrement dans Parsifal le poids d'un passé immémorial qui infléchit le profil psychique de chaque personnage. Le seul affranchi d'un cycle de malédictions fatales reste le pur Parsifal, l'étranger, l'agent de la métamorphose espérée, ultime. La production du Met a été créée en 2012 à Lyon (coproduction). Peter Gelb en poste depuis 2006 l'intègre au Met dans une distribution assez époustouflante et certainement mieux chantante et plus cohérente que celle française. Ni trop chrétienne ni trop abstraite, la mise en scène de **François Girard** reste claire, sans en rajouter, centrée sur la possibilité pour chacun – pourtant détruit ou rescapé (Amfortas, prêtre ensanglanté et mourant qui agonise sans cicatriser ; Klingsor qui a renoncé à l'amour pour détruire et manipuler (Evgeny Nikitin assez terne) ; Kundry la vénéneuse, pêcheresse éreintée en quête de salut…, de renaître.



Efficace, la direction de **Daniele Gatti** sait imprimer le sens du rythme dramatique sauf au II où malgré la puissance sauvage et sensuelle à l'œuvre, la baguette étire au risque de diluer. Il est vrai que, – hier à Bastille Brunnhilde un peu courte, **Katarina Dalayman** accuse une sérieuse étroitesse émotionnelle et langoureuse en Kundry : on reste comme Parsifal étranger à sa froideur voluptueuse. Elle est, avec Nikitin trop prosaïque et rustaud, le maillon faible du plateau. Même les filles fleurs sont tout sauf énigmatiques et sensuelles, … une mêlée de glaçons bien ordinaires.

Les hommes en revanche sont… parfaits. **René Pape** familier du

rôle et sur les mêmes planches métropolitaines offre son dernier Gurnemanz, racé, articulé, nuancé : un modèle dont on ne se lasse guère. Déjà honoré et salué pour un Onéguine fabuleux et un Don Giovanni non moins ardemment défendu, **Peter Mattei** décroche lui aussi la timbale d'or : son Amfortas exprime le désarroi d'une âme perdue, déchirée, anéantie et même le Titurel de **Runi Brattaberg** emporte l'adhésion par sa noblesse sans chichi : une humanité souterraine qui sait chanter sans schématiser ni caricaturer. Quels chanteurs !

Wagner : Parsifal. Jonas Kaufmann : Parsifal. René Pape : Gurnemanz. Peter Mattei : Amfortas. Katarina Dalayman : Kundry. Metropolitan Opera Orchestra and Chorus / Daniele Gatti, direction. Mise en scène : François Girard. Enregistrement live réalisé au Metropolitan Opera de New York en février 2013. 2 dvd **Sony classical** / Sony 88883725729

CD. Schubert : Winterreise (Kaufmann, Deutsch, 2013)



CD. Schubert : Winterreise (Kaufmann, Deutsch, 2013). La frontière entre baryton et ténor est ténue ici et dévoile pour le plus grand ténor actuel , **Jonas Kaufmann**, des trésors de nouvelles nuances et d'éclats sertis dans le plus beau métal vocal. Le diseur égale ses aînés, ténors et barytons, par le sens du verbe ; un verbe magicien qu'il éclaire d'une faille pudique, d'une blessure qui s'exprime sans jamais s'exhiber. Le cri déchirant surgit tel un glaive magnifiquement acéré au comble du désespoir. Le style, la musicalité, la richesse du timbre, les teintes fauves et introspectives d'un acteur né traverse chacune des 24 séquences. Ici tragédien embrasé, heldentenor certes, surtout prophète d'une mélancolie naturellement musicale qui chante l'impuissance, l'extase, l'errance d'un voyage vécu jusqu'aux tréfonds des viscères. Le chant de Jonas Kaufmann, superbement chambriste, n'est pas seulement musical et hédoniste, il incarne d'autant mieux qu'il sait se mesurer, contrôler. Le piano plutôt que le forte, est son arme la plus efficace.

le dernier cd de Jonas Kaufmann est un sommet schubertien

Grâce schubertienne

A contrario de bien des confrères qui vocifèrent sans phraser, incapable de tenir une ligne, Jonas Kaufmann, ailleurs superbe wagnérien, et récemment pour le disque en un récital de toute beauté, verdien inoubliable, illumine Schubert et son mystère indicible qui pourtant ne pourrait être exprimé sans le verbe vocal. Inutile de tourner autour du pot, ce récital en studio

est un nouvel accomplissement absolu du ténor allemand. Sa capacité à réinventer tout le cycle avec une intensité lié à l'investissement dans l'instant reste époustouflant. Le piano complice d'Helmut Deutsch (qui a précédemment joué avec Kaufmann, le cycle du Winterreise en concert), partenaire des plus grands, ajoute à la valeur de l'enregistrement : voici un Schubert qui n'a jamais mieux respiré, ni mieux coulé comme une caresse sombre et tragique, d'un artiste à l'autre. Un Schubert réinventé tel qu'on n'osait plus en rêver. N'écoutez qu'un seul lied : la plage 5 : Der Lindebaum (Le tilleul) : une invitation palpitante, racée … un appel à la plus grande paix de l'âme. Du très grand art. Evidemment l'album Schubert de Jonas Kaufmann est un immense coup de cœur de Classiquenews.com en février 2014.

Franz Schubert : Winterreise D911. Joans Kaufmann, ténor. Helmut Deutsch, piano. Enregistrement réalisé à Grünwald (Allemagne) en octobre 2013. 1 cd Sony classical 88883795632